

Mémoire Spiritaine

Volume 2 *Renouveau missionnaire et question de l'esclavage (1802-1848)*

Article 6

November 1995

Les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Histoire d'une fondation (suite)

Elise Muller

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

Muller, E. (2019). Les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Histoire d'une fondation (suite). *Mémoire Spiritaine*, 2 (2). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol2/iss2/6>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

Les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit Histoire d'une fondation (suite)

Sœur Élise Muller

Dans notre premier numéro, l'article de Sœur Josefa Maria Fernandes sur l'histoire de la fondation des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit présentait leur fondatrice, Eugénie Caps, la genèse de sa vocation religieuse et missionnaire, jusqu'à la fondation de l'œuvre à Farschwiller le 6 janvier 1921.*

Eugénie n'a jamais dirigé l'œuvre qu'elle a fondée, sauf un an à Farschwiller, postulat qu'il a fallu recommencer (janvier 1921 à début mars 1922) et deux fois elle faillit en être exclue (1922 et 1929-1930). Deux ans avant sa mort, elle écrit : « Voyez, dans une œuvre il faut que les fondements disparaissent, on ne voit plus rien d'eux, et cependant ils soutiennent tout l'édifice » (Lettre à Catherine Frentz, Montana le 30 avril 1929). Eugénie a porté le nouvel institut depuis sa vocation (25 avril 1915) jusqu'à sa mort (16 mars 1931), dans la prière et dans des difficultés qui ont éprouvé sa fragile santé.

Longtemps, nombre de spiritaines ont pensé avoir pour fondateurs Mgr Le Roy et Sr Michaël Dufay et parlaient peu de Sr Eugénie. Le décret romain de fondation, dès 1923, parle de « quelques pieuses femmes... sous

* Cette introduction a été rédigée par le P. Arsène Aubert, spiritain, qui, après avoir été au Zaïre, au Cameroun et au Gabon, se consacrant, entre autres, à la formation permanente, après avoir fait partie, en France, de l'équipe provinciale, est, depuis 1992, en Guadeloupe où il travaille à la préparation du synode diocésain.



Sr Eugénie Caps et Sr Elise Muller
(Montana – mai 1927)

Sœur Elise Muller (1901-1970)

Elise Muller est née à Sarrebrück, le 21 décembre 1901. À Bouzonville, en 1920, par l'intermédiaire de l'abbé Eich, elle a connaissance du groupe de jeunes filles qui s'est formé autour d'Eugénie Caps. Elle y adhère, persuadée de pouvoir y réaliser sa vocation missionnaire. Au moment de l'installation à Farschwiller, elle fait partie des trois *fondatrices* qui forment la nouvelle communauté. Elle fait profession le 5 octobre 1924 et son mauvais état de santé lui impose ensuite un séjour au sanatorium de Montana (Suisse). De 1930 à 1954, elle se dévoue, en Martinique, à l'Œuvre de l'Espérance et à la Crèche de Sainte-Thérèse, deux œuvres de l'enfance malheureuse. En 1954, elle rentre en France. Après un court séjour à Montana, elle participe au chapitre général de 1955, où elle est élue conseillère générale. Elle exerce cette fonction pendant dix ans, en même temps qu'elle est supérieure de la communauté de Nogent. Au chapitre de 1965, dans une longue conférence, elle expose aux capitulantes les débuts de l'institut. « Pour beaucoup d'entre nous, écrit la Sr Johanna Ammeux, c'était du neuf, de l'inédit ». Sr Elise Muller consacre ensuite plusieurs mois à des recherches et à des classements de documents relatifs à l'origine de sa congrégation. Elle rédige alors sur ce sujet un manuscrit qu'elle termine le 4 mars 1966 et qui, en 1978, sera diffusé à l'intérieur de la congrégation, sous la forme d'un fascicule de 54 pages dactylographiées et polycopiées. De 1966 à 1970, elle est supérieure de la communauté de Blotzheim (Haut-Rhin). À la fin de l'année 1970, la maladie la contraint à se faire hospitaliser, puis à rejoindre la communauté de Nogent. Elle meurt, à l'hôpital de Bry, le 25 janvier 1970.

la direction de Marie Eugénie Caps », mais Mgr Le Roy n'a pas communiqué aux sœurs le texte du décret ; Eugénie ne l'a jamais vu. Ses écrits étaient détruits ou disparus. En 1959, des autographes d'Eugénie et diverses notes sur les débuts de l'institut sont récupérés de façon inespérée, en Irlande. Ils éclairent les origines et révèlent la vie spirituelle de Sr Eugénie. En 1959, Sr Michaël rend possible une nouvelle lecture : en effet, retraitée, elle écrit à la Supérieure générale et à son conseil : « Je ne sais pourquoi, je sens le besoin de vous ouvrir mon cœur. J'obéis à l'Esprit-Saint. L'an dernier, en arrivant à Nogent, nos voisines les chères carmélites, me demandèrent de leur parler des débuts de l'Institut. « Je n'y fus pour rien, leur dis-je, l'initiative de la fondation remonte à nos chères sœurs lorraines... » (Lettre à Mère L. Laurence Brosse, Nogent-sur-Marne, 30 septembre 1959).

Au chapitre général de 1965, Sr Elise Muller donne une conférence sur les débuts de l'institut. Emoi et joie chez les capitulantes, elles veulent en savoir plus. Pendant plusieurs mois, Sr Elise relit les archives et rédige un document : « Origines de la congrégation » (4 mars 1966). Dans l'introduction à son travail, elle écrit : « Jusqu'ici, il y a eu comme un voile jeté sur nos humbles débuts, un mystère et un mystère douloureux autour de nos origines ; mais tous les membres de l'institut ont droit à la vérité et l'heure de Dieu pour faire cette vérité semble être venue... Je ne prétends nullement écrire l'histoire de la fondation, je n'ai pas la compétence voulue pour faire ce travail ; c'est à des historiens qui ont fait des études pour cela, qu'il faudra demander cela plus tard. Mais, en attendant, notre Révérende Mère m'a demandé de vous raconter ce que j'ai vu et vécu. Après avoir relu et classé tous ces documents je vais pouvoir plus facilement raconter avec précision les faits des origines, car il y a déjà 45 ans d'écoulés depuis que cela s'est passé ».

Ce document circule dans l'institut avec une relative discrétion : la joie de retrouver les origines pourrait diviser la famille, contrarier quelques spiritains ! Sr Elise décède le 25 janvier 1970. En 1978, l'Equipe générale diffuse le document sous la forme d'un cahier de 54 pages dactylographiées et photocopiées : ** « Origines de la congrégation. Manuscrit de Sr Elise Muller », en l'accompagnant d'une note brève et nuancée : « D'autres sœurs ont écrit leurs souvenirs. Il restera à faire œuvre d'historien en reprenant les divers

** C'est une partie de ce texte que reproduit l'article ci-après. La suite en sera donnée dans les deux numéros suivants de la revue. La dactylographie comporte certaines corrections, dont aucune n'altère le sens du texte (par exemple : des verbes à l'imparfait sont remplacés par le passé simple). Dans une édition critique, il faudrait se montrer plus fidèle à la lettre même du manuscrit.

documents, en les confrontant, en les mettant en place... ce sera un travail de longue haleine. Sr Elise, dans son introduction, précise bien que son écrit n'est pas un ouvrage d'historien, mais seulement le récit de ce qu'elle a "vu et vécu". Tel qu'il est, son travail permettra à beaucoup d'entre nous une première approche des origines de la Congrégation, et à toutes, sans doute, un rafraîchissant "retour aux sources" » (20 mai 1978).

Certes Sr Eugénie Caps, Sr Michaël Dufay, Mgr Le Roy ont, chacun, beaucoup apporté à l'institut, mais sur divers points la part respective de chacun reste à préciser. C'est donc en attendant que nous publions ce Manuscrit de Sœur Elise, tel qu'il est. Témoignage de ce qu'une des premières compagnes d'Eugénie a vécu et souffert avec elle, il dit autant sur Sr Elise que sur Sr Eugénie.

L'article du premier numéro concluait : « D'abord prévue pour le 8 décembre 1920, retardée par des difficultés concernant l'habitat, la fondation aura lieu le 6 janvier 1921 ». En fait, il nous faut remonter quelques semaines avant cette date. Mais laissons parler Sr Elise Muller :

II – Une année à Farschwiller. Joies, épreuves et tâtonnements¹

Les dernières semaines à Bouzonville

La réalisation du projet devenait imminente. Au retour à Bouzonville², ce fut une joie enthousiaste dans le groupe, mais qui ne dura pas longtemps. Une véritable tempête se souleva dans les familles contre cette *aventure*. Tout le village était en émoi. Et le groupe diminua jusqu'à trois³ qui furent résolues et prêtes : M^{lles} Eugénie Caps, Lucie Lay et moi, puis M^{lle} Frieda Anna qui n'était pas libre dans l'immédiat, mais qui promettait de nous rejoindre aussitôt ses affaires réglées. Toutes les autres se retirèrent l'une après l'autre. Ce fut une grosse déception pour M. l'abbé Eich⁴ et M^{lle} Eugénie Caps, mais il restait un noyau fidèle et cela suffisait pour pouvoir commencer.

1. Les sous-titres et les notes sont de la rédaction (avec l'aide de précisions données par le P. Arsène Aubert).

2. De retour de Paris, après l'entrevue du 20 octobre 1920 à la rue Lhomond, avec Mgr Le Roy.

3. Alors que peu de temps auparavant elles étaient dix.

4. Voir : *Mémoire Spiritaine*, n° 1, p. 31 et ss.

Quelques jours après, Mgr Le Roy écrit à M. l'abbé : « que les fondatrices aillent se présenter à Mgr Pelt et lui demandent le *laisser-faire* ». Eugénie Caps écrit à Mgr Pelt⁵, lui exposant le projet et demanda une entrevue qui fut fixée au 2 décembre [1920].

Début novembre, Mgr Le Roy nous avertit que les Sœurs du Précieux Sang ont changé d'avis et ne quittent plus Neufgrange, et qu'il faudra, par conséquent, chercher une autre maison pour nous, qu'il faudra retarder la visite à Mgr Pelt. Mais l'audience ayant été fixée, le resta pour le 2 décembre. En attendant, une bienfaitrice de Marienthal désirait nous voir et toutes les trois nous y allons le 18 novembre. On profite de ce voyage pour faire une première visite à Neufgrange⁶. Les Pères nous reçurent avec joie et bienveillance et nous dirent que le P. Karst était en pourparlers avec une parente de Farschwiller, localité entre Sarreguemines et Béning, au sujet d'une maison pour nous; et qu'on était sûr que cela aboutirait.

Le 2 décembre, toutes les trois, nous allons à Metz, voir Mgr Pelt. Eugénie écrit dans son cahier⁷ : « Nous sommes reçues par sa Grandeur Mgr Pelt. Il nous retient presque trois quarts d'heure. Comme nous sommes protégées par Mgr Le Roy, mais toujours sur sa réserve, il nous accorde sa bénédiction et sa bienveillance. Certes, j'admire sa prudence : sans trop permettre, il ne défend rien, il nous laisse libres de nous installer à Farschwiller...⁸ » C'était le *laisser-faire* que Mgr Le Roy désirait. Mais le lendemain, Mgr Pelt envoyait une lettre à M. l'archiprêtre Mertz, de Bouzonville, pour lui dire qu'il demeurerait très sceptique. M. l'abbé Eich en rendit compte à Mgr Le Roy, ainsi qu'aux pères de Neufgrange. Mgr Le Roy dit : « Allez de l'avant, Dieu le veut ». Nous pensions être prêtes le 8 décembre, mais voilà qu'une difficulté intervint du côté de la propriétaire de la maison de Farschwiller. M^{me} Meyer se ressaisit, ne voulant plus donner sa maison pour *cette aventure*. Il fallait que le 8 décembre M. l'abbé et Eugénie Caps, avec Lucie Lay se rendent à Farschwiller pour voir M^{me} Meyer et les choses s'arrangèrent malgré quelques réelles difficultés. La maison était occupée par M^{me} Meyer et deux locataires qui, pris de court, n'avaient pu trouver de logement ailleurs. Mais une partie de la maison était libre et on convint que

5. Mgr Jean-Baptiste Pelt (1863-1937), évêque de Metz.

6. Voir le début des relations entre Eugénie Caps et la communauté spiritaine de Saint-Joseph de Neufgrange : *Mémoire Spiritaine*, n° 1, p. 37.

7. Arch. Srs sp. 3 A 2 a-b-c. C'est l'un des cahiers de l'ensemble intitulé *Journal d'âme*.

8. Dans une lettre à Mgr Le Roy, Sr Eugénie conclut : « L'entrevue avait été très pénible. Nous avons remercié saint Joseph en lui mettant un cierge à la cathédrale de Metz ».

pour commencer on se contenterait de cette partie. Puis on fixa la date du 5 janvier, afin de commencer l'œuvre avec la messe du 6 janvier, fête de l'Épiphanie, si Mgr Le Roy, ainsi que les pères de Neufgrange étaient d'accord. A Mgr Le Roy, les arrangements et la maison de Farschwiller ne disaient pas grand chose ; il aurait voulu trouver mieux et fit des démarches à Saverne qui n'aboutirent pas et, finalement, tous furent d'accord qu'on commence à Farschwiller, le 6 janvier 1921.

Et pendant ce temps, depuis l'entrevue du 20 octobre, dans la congrégation des pères, la nouvelle de la fondation d'un institut de sœurs se répandit⁹. Les pères qui avaient des relations avec des vocations missionnaires essayèrent de les diriger vers le nouvel institut. Les Révérends PP. Pédron et Pédoux qui faisaient à ce moment juste une tournée de propagande, en parlèrent.

Et ici se place l'histoire de la vocation de Mère Michaël Dufay et de son amie, M^{lle} Lésur. M^{lle} Yvonne Dufay et son amie, M^{lle} Lésur, vivaient avec M. l'abbé Dufay, à Emanville¹⁰ où il était curé. Après la guerre, fin 1918, M. l'abbé Dufay dirigea un des ses paroissiens vers les Pères du Saint-Esprit, pour être frère. Quand il l'amena à Paris, sa sœur et son amie l'accompagnaient. Ce fut le premier contact avec Mgr Le Roy. En 1919, M^{lle} Lésur envoya à Mgr Le Roy 20 000 F pour une bourse d'un missionnaire. En décembre 1920, M. l'abbé Dufay allait à Paris faire don à Mgr Le Roy de 40 000 F récupérés inespérément, qu'il désirait offrir pour l'achat de deux canots automobiles pour les missions. Mgr Le Roy lui dit : « C'est un beau don, mais un meilleur don serait encore celui de vous-même ». – « J'y ai pensé, Monseigneur, dit M. l'abbé Dufay, mais mon âge !.. » Monseigneur le persuada que ce ne serait aucun obstacle. De retour à Emanville, il en parla avec sa sœur et son amie. M^{lle} Yvonne, qui se sentait une vocation de bénédictine, fit des démarches pour entrer chez les bénédictines. mais, quand M. l'abbé Dufay dit ensuite à Mgr Le Roy sa décision d'entrer vraiment chez les Pères du Saint-Esprit, Monseigneur lui dit : « Et votre sœur ? » – « Elle entrera aussi en religion, dit l'abbé Dufay, c'est son désir depuis longtemps. » – « Qu'elle attende avant de choisir un ordre : il est question d'une fondation de Sœurs du Saint-Esprit¹¹ ». Puis, au cours du mois sui-

9. Le 27 novembre 1920, Mgr Le Roy écrit à l'abbé Eich : « De divers côtés je reçois des demandes d'admission de la part de jeunes et vaillantes chrétiennes qui ont l'inspiration de se dévouer à nos missions. « Dieu le veut » ».

10. En Seine-Maritime (diocèse de Rouen).

11. M^{lle} Yvonne Dufay, entrée dans l'institut le 24 février 1922, deviendra Sr Marie-Michaël et sera (en 1927, pour 18 ans) la première Supérieure générale (Eugénie Caps n'eut ni le titre ni la fonction)

vant les choses se précisèrent. M^{lle} Lésur adressa, en mai 1921, une lettre à Mgr Le Roy, pour lui demander si elle aussi pourrait entrer chez les Sœurs missionnaires, malgré son âge et ses infirmités. Monseigneur pensa d'abord *comme agrégée*. Il y a les lettres échangées et les documents. Au mois d'août 1921, ils quittèrent le presbytère d'Emanville pour aller habiter Mesnil-Saint-Loup (Aube). Le 29 septembre 1921, M. l'abbé Dufay entra au noviciat à Orly¹². M^{lles} Yvonne et Lésur seraient volontiers entrées à Farschwiller aussitôt, mais Mgr Le Roy les fit attendre qu'on ait trouvé une maison ailleurs, comme d'ailleurs d'autres aspirantes que les différents pères présentèrent. Mgr Le Roy pensait que les vocations de l'intérieur de la France, dans l'après-guerre encore si proche, ne pourraient qu'être mal impressionnées dans une contrée de la Lorraine où on parlait allemand et où tout rappelait encore l'occupation allemande ; il préférerait qu'elles attendent, pour entrer, qu'on ait trouvé une maison dans une région où on parlait le français. C'était un sage conseil et bien des ennuis nous auraient été épargnés si toutes l'avaient suivi.

Plus tard, dans les années qui suivirent, il parut dans différents articles des assertions comme : *En même temps... Sans qu'aucune propagande ait été faite... Diverses demandes pareilles... Ici il faut revenir en arrière... Qui tous se sentaient irrésistiblement attirés vers les missions du Saint-Esprit... etc.* Il faut interpréter cela dans un sens large, car les documents prouvent largement que, avant la rencontre de Mgr Le Roy avec le groupe de Bouzonville, rien n'existait ailleurs et que tout a commencé avec ce groupe de Bouzonville¹³.

de la Congrégation des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit. On peut bien penser que, dès le début, Mgr Le Roy vit en elle celle qui était capable de diriger la jeune congrégation. Sr Élise Muller donnera par la suite des témoignages très précis qui confortent ce point de vue. Sans doute, Mgr Le Roy reconnaissait en Eugénie Caps la *fondatrice*, mais rapidement, en février ou mars 1922 semble-t-il, il n'agit plus avec elle comme avec quelqu'un de pleinement responsable de l'organisation et du développement de l'institut.

12. Léon Dufay (1876-1924) fait profession dans la Congrégation du Saint-Esprit le 3 octobre 1922 et, dès le 30 octobre, il s'embarque à Marseille pour l'île Maurice. Sa carrière y sera courte : le 2 décembre 1924, il trouve la mort dans le naufrage de *La Cigale*, vapeur faisant le cabotage entre Maurice et La Réunion. (Récit du naufrage dans : *BG*, t. 31, p. 851). Dans sa notice nécrologique (*BG*, t. 32, p. 94-98), parue en mars 1925, on peut relever cette phrase : « La plus jeune (de ses deux sœurs) s'appelle aujourd'hui en religion Sr Marie-Michaël : c'est une des fondatrices (sic) de la nouvelle Congrégation des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit ».

13. Dans la supplique que Mgr Le Roy adresse à Benoît XV, le 12 janvier 1921, il fait état, d'une part : « ... En Lorraine quelques jeunes personnes d'une piété sérieuse... depuis deux ou trois ans ont l'inspiration de se consacrer entièrement au service des missions, sous le nom de Sœurs missionnaires du Saint-Esprit. » Et, d'autre part il constate : « D'autres personnes de divers diocèses, sans connaître ce projet, se proposent également et spontanément dans un but semblable... »

Je reprends où, finalement, tous furent d'accord qu'on commence à Farschwiller, le 6 janvier 1921. Nos préparatifs furent vite terminés. Lucie Lay, avec l'aide de ses sœurs, avait confectionné un joli petit *costume* de postulante pour nous et, dans la joie et l'enthousiasme, on mettait dans les caisses *casseroles* et tout ce qu'il fallait pour monter notre premier *ménage*. J'étais retournée dans ma famille pour passer Noël et faire aussi mes préparatifs. Le grand départ approchait et c'était un dur pas à faire. M. l'abbé Eich se multipliait pour voir les familles, rassurer les chers parents de la volonté de Dieu, les consoler dans leur chagrin et soutenir le courage des unes et des autres. Le 4 janvier, je quittai mes chers parents afin de rejoindre les autres à Bouzonville ; grand-mère maternelle m'accompagnait. Le 5 janvier au matin, nous nous retrouvâmes à la messe et une dernière fois à la table de communion de la chère vieille église de Bouzonville.

Le train qui devait nous emmener à Farschwiller quittait Bouzonville vers 11 h ; il fallait donc *s'arracher* et partir. La maman d'Eugénie avait dit "oui" et donné sa bénédiction, quand, tout à coup, au moment du départ, elle faillit se trouver mal, se mit en travers de la porte et poussa un grand cri... Il fallait à la pauvre Eugénie un courage héroïque pour pousser la pauvre maman de côté et franchir le seuil. Quelle terrible *aventure* disaient les gens de Bouzonville !

Dans le train, M. l'abbé s'efforça de consoler et de soutenir le courage ; il fallait refouler les larmes et faire *bonne figure* avant l'arrivée du train à Farschwiller. « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi¹⁴ » et « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne de moi¹⁵ ». Dans son carnet *Ma vocation*, Eugénie dit : « Je partis en m'arrachant des bras de cette mère bien-aimée, pour aller me jeter dans ceux de Jésus, qui, à ce moment pénible, me donna la grâce de la persévérance. Je lui dis : *mon Jésus, c'est pour Vous*. Pour une créature, je n'aurais pas pu faire une telle violence à mon cœur ».

L'installation à Farschwiller

Vers 13 h 40, le train s'arrêtait à Farschwiller. A la gare nous attendaient les révérends Pères Clauss et Karst, monsieur le curé du village et un prêtre

14. Mt 10 : 37.

15. Lc 9 : 62.

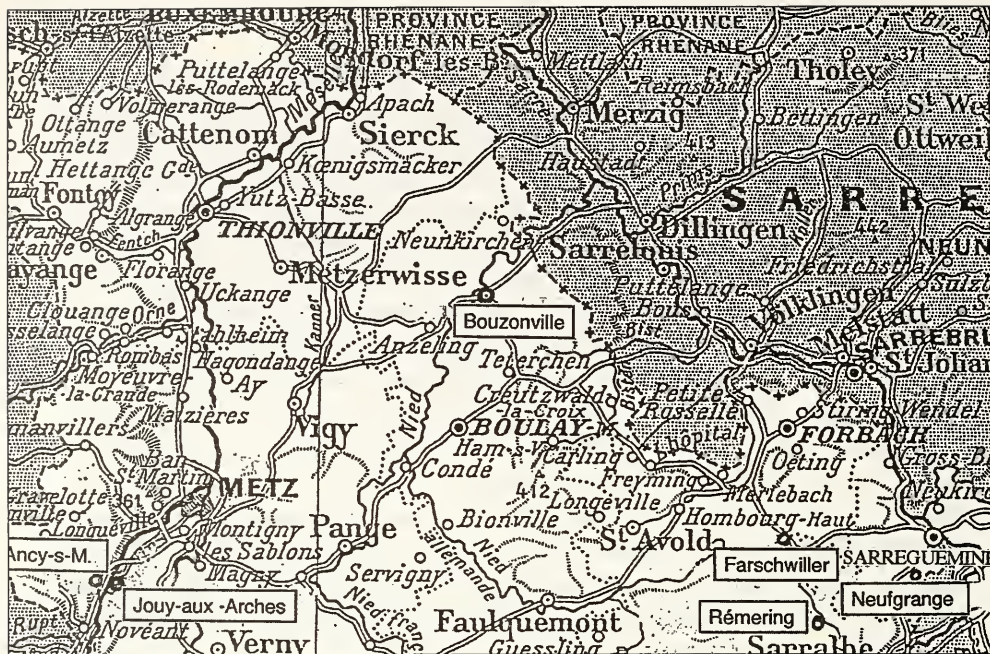
originaire de Farschwiller ; et lentement nous montions la route de la gare au village. Sur la place, devant l'église paroissiale, nous attendaient les sœurs de l'école avec leurs enfants qui avaient congé pour la circonstance, et beaucoup de gens du village. Nous entrâmes à l'église saluer le divin Maître qui serait le témoin fidèle de nos premiers pas. Puis tout le monde nous accompagna à notre humble demeure. M^{me} Meyer et sa famille, sur le seuil de la porte, nous reçurent les bras grands ouverts. Le R.P. Karst nous souhaita la bienvenue et s'adressa à la foule pour expliquer que nous étions venues là pour nous préparer à devenir des missionnaires, leurs sœurs, et que, désormais, nous partagerions leur labeur dans les pays de missions ; puis il conclut en s'adressant à nous : « Désormais, d'immenses peuples de l'Afrique comptent sur vous, sur votre fidélité ; aucune difficulté ne pourra plus vous faire reculer ». Puis nous entrâmes dans la maison.

Lucie tira de la valise notre *costume*, une pèlerine noire, un voile attaché à un bonnet, un grand Christ... et nous voilà habillées en *postulantes*. Le R.P. Clauss trouva tout de suite que ce voile ressemblait trop à des *religieuses* et qu'il vaudrait mieux couper le voile et ne mettre que le bonnet. Tout le monde s'est écrié *Oh ! quel dommage !* M. l'abbé Eich et M^{me} Meyer essayaient de défendre chaudement la cause du voile, mais Melle Eugénie, sans mot dire, prit les ciseaux et coupa les voiles. Nous restions ainsi *en bonnet* pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'un jour le R.P. Clauss nous dît de remettre le voile¹⁶.

Puis il fut convenu que, désormais, entre nous, nous nous appellerions *sœur* : Sr Eugénie, Sr Lucie, Sr Élise, et que Sr Eugénie serait *notre Mère*. Le P. Clauss nous transmit la bénédiction de Mgr Le Roy et remit à Sr Eugénie une enveloppe de sa part avec 500 F. Ce fut toute notre fortune. Puis, lui aussi, nous dît que Dieu, ainsi que la Congrégation des Pères du Saint-Esprit et tous les Noirs d'Afrique comptaient désormais sur notre fidélité. Puis les pères nous quittèrent pour retourner à Neufgrange. M. l'abbé Eich les accompagna jusqu'à la gare. En chemin, le R.P. Karst lui dît : « Mon cher abbé, maintenant il faudra laisser vos chères filles entre nos mains ».

M^{me} Meyer nous montra notre demeure : au rez-de-chaussée, une grande salle qui pourrait, en attendant, servir de cuisine, une chambre à l'entrée de la maison (parloir) et, au premier étage, une chambre à coucher avec

16. Dans son cahier, à la date du 12 janvier 1921, Sr Eugénie présente une autre version de l'incident : « Une première épreuve, Mgr Pelt nous défend de porter le voile ». Et, le 26 janvier 1921 : « Nous avons remis notre petit voile, Mgr Pelt ne nous avait mis qu'à l'épreuve ».



M. l'abbé Jacques Eich

Né à Forbach,
le 3 novembre 1885.
Vicaire à Bouzonville.
Décédé à Forbach,
le 18 janvier 1931.



Oratoire de Farschwiller

Août 1921

(à droite, on devine plutôt qu'on ne voit,
Sœur Eugénie Caps)

trois lits. Les locataires n'avaient pas encore trouvé de logement et occupaient les autres pièces de la maison.

En attendant, nos bagages étaient arrivés et M. l'abbé revenait de la gare. Il nous aida à déballer les caisses et voyait un peu, sur place, ce qu'il nous faudrait encore. On installa, dans un coin du parloir, une petite crèche et ce fut notre premier *oratoire*. Le soir, M^{me} Meyer nous offrit le souper et M. l'abbé Eich trouva l'hospitalité chez M. le curé. Après le souper, dans notre *oratoire*, nous récitâmes la prière du soir, notre première prière de communauté, et nous nous retirâmes dans notre chambre. Nous étions rompues de fatigue, il faisait froid et humide, nos paillasses n'étaient pas chaudes, le sommeil nous fuyait et dans l'obscurité repassaient dans nos esprits les scènes du départ, les mamans qui pleuraient. Puis devant nous se dressait la volonté de Dieu qui, de loin, avait préparé ce jour et attendait de nous la fidélité, puis l'Afrique qui nous suppliait de ne pas faiblir... Silencieusement, l'une et l'autre pleuraient, jusqu'à ce que, tard dans la nuit, le sommeil nous vainquît et le silence se fit.

De très bonne heure, *notre Mère* nous réveilla ; la prière du matin se fit dans notre *oratoire*, puis nous nous rendîmes à l'église paroissiale. M. l'abbé Eich nous attendait devant la porte ; il nous dit : « Alors, on s'engage pour toujours ? » – « Oui, pour toujours » répondîmes-nous, et la sainte messe commença. Dans toute la ferveur de notre âme, nous nous donnâmes à Dieu pour accomplir sa divine volonté et devenir entre ses mains des instruments de salut pour les pauvres Noirs d'Afrique. La sainte communion nous unit pour la première fois en communauté, et voilà le nouvel Institut commencé.

Dans la matinée, M. l'abbé Eich nous rejoignit à notre maison pour traiter encore de quelques questions pratiques, puis il retourna à Bouzonville, promettant de consoler les mamans et de revenir bientôt nous voir.

Les premiers jours se passèrent dans les installations et visites nécessaires. M. l'abbé Eich se dépouilla encore de ses meubles qui nous arrivèrent bientôt, et sa chère maman ajouta linge et vaisselle. M^{me} Meyer nous procura un fourneau et un poêle pour la chambre à coucher, car il faisait encore froid en ce mois de janvier, et les gens du village nous apportaient bois et charbon. Pendant quelques jours, M^{me} Meyer nous reçut à sa table afin de nous permettre de nous installer et organiser.

Sr Eugénie nous traça un petit règlement provisoire. Peu de jours après, les pères de Neufgrange revinrent nous voir. Le R.P. Clauss remit un manuel

de prière de la Congrégation, les *Méditations*¹⁷ de Hamon et *Rodriguez*¹⁸. Il révisa notre règlement provisoire d'après le règlement de leurs novices, il nous fit une conférence spirituelle et régla la question des confessions. Le P. Kœnig serait notre confesseur et tous les deux viendraient chaque semaine pour conférence et confessions. Il donna aussi à Sr Eugénie le *Directoire*¹⁹ du vénérable Libermann et quelques avis pratiques pour la marche de la maison²⁰.

M. l'abbé Eich, lui aussi, revint nous voir, apportant des nouvelles des mamans de Bouzonville. La maman de Sr Eugénie, depuis le départ, était couchée, malade. Puis M. l'abbé ne trouva pas les livres donnés par les pères à son goût ; la conférence donnée, pas selon sa spiritualité... Pendant plusieurs mois, M. l'abbé Eich vint régulièrement une ou deux fois par semaine.

Durant le mois de février, les locataires trouvèrent enfin, après une fervente neuvaine à saint Joseph, un logement, et nous pûmes occuper les deux appartements.

Les encouragements reçus de Rome

Mgr Le Roy, pendant ce temps-là, se trouvait à Rome ; il avait remis au pape Benoît XV la première supplique, exposant le besoin urgent d'avoir des religieuses à eux dans leurs missions et la rencontre providentielle avec le groupe de jeunes filles de Bouzonville qui s'offraient à devenir leurs *petites sœurs* et sollicitait pour elles du Saint Père encouragement et bénédiction. Le 27 janvier [1921], une lettre nous arrivait de Rome, de Mgr Le Roy :

« Mes chères sœurs, C'est la première fois que je vous écris et que je vous appelle de votre nom, de ce nom qui fait de vous une petite famille consacrée au service du Bon Dieu pour le salut des âmes abandonnées de l'Afri-

17. A.-J.-M. HAMON (sulpicien, 1795-1874), *Méditations à l'usage du Clergé et des Fidèles*, Paris, Gabalda, 1872, souvent réimprimées.

18. Alph. RODRIGUEZ (jésuite, † 1616), *La pratique de la perfection chrétienne* : cet ouvrage classique, aux innombrables éditions, était surtout utilisé à l'époque dans les noviciats des instituts religieux. Il comportait des chapitres d'*exemples* assez étonnants pour le lecteur d'aujourd'hui... Sr Elise Muller fait allusion plus loin à l'exemple donné d'un religieux plantant les choux la tête en bas... par obéissance !

19. *Directoire spirituel ou Instructions du Vénérable F.-M.-P. Libermann aux membres de la congrégation*, Maison-Mère (30, rue Lhomond) [1910].

20. Comment ne pas s'étonner de voir nos bons pères remettre ces ouvrages entre des mains de personnes inexpérimentées, en croyant qu'une conférence par semaine suffira à guider ces bonnes volontés ? On verra que, plus tard, on adoptera l'attitude opposée, en prenant en main toute la formation, jusque dans les moindres détails !

que païenne. Je suis heureux de le faire de Rome et de vous envoyer, dans votre petite maison de Lorraine qui vous sert de berceau, les plus affectueuses bénédictions du Saint Père.

« Je lui ai parlé de vous ; il approuve votre projet et je pense même qu'il vous donnera prochainement une preuve authentique de l'intérêt qu'il vous porte. Nous pouvons donc penser, les uns et les autres, que nous sommes dans la voie voulue et ouverte par la Providence... »

Et, en effet, au cours du mois de février, nous arriva le *premier acte officiel de Rome*, les encouragements et la bénédiction de Benoît XV. Quelle joie fut la nôtre ! Mais il y avait un petit revers à la joie : il était dit : *Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit, et du Saint Cœur de Marie* n'y figurait pas. Sr Eugénie en eut bien du chagrin.

A Farschwiller, bien des difficultés commençaient à surgir. Ce prêtre, originaire de Farschwiller, qui se trouvait à la gare avec M. le curé, lors de notre arrivée, était *interdit* pour bien des raisons. Depuis peu de temps, l'évêché de Metz lui avait à nouveau permis de dire la sainte messe. Sa présence à Farschwiller n'était pas une circonstance heureuse pour nous. Il essaya de s'introduire dans la maison et nous étions fort gênées de ses visites. Un jour, une amie de M^{me} Meyer qui était employée chez M. l'archiprêtre de Saint-Avold vint nous voir et Sr Eugénie lui demanda de prévenir M. l'archiprêtre de cet état de choses. Aussi la réponse de l'évêché ne se fit pas attendre : ce prêtre reçut une lettre de défense de rentrer encore dans la maison et nous de le recevoir. Il ne revint donc plus, mais il nous garda rancune et quand, peu de temps après, une lettre calomnieuse arriva à l'évêché, nous avons toujours pensé que ce fut à son instigation.

En effet, vers le milieu du mois de février, le R.P. Clauss reçut une lettre de l'évêché avec une lettre calomnieuse reçue à l'évêché ; il y avait les pires insinuations qu'il fut facile au P. Clauss de réfuter. Que des jeunes gens du village soient montés sur le mur pour nous observer le soir, pouvait bien être vrai, mais nous ne nous en étions pas aperçues et, par la suite, nous sommes montées à l'étage le soir, et tout était fini.

Par ailleurs, les gens du village nous étaient très bienveillants. Que de fois des dons discrets nous arrivaient, et avec quel respect on nous saluait. Plus tard, de bonnes relations s'établirent et quand, un an après, nous quittâmes Farschwiller, tout le village pleura et nous regretta.

Le 2 mars, M^{lle} Frieda Anna nous rejoignit comme elle l'avait promis. Le 19 mars, nous arriva M^{lle} Victorine Clément, de Nelling, recrutée par le P. Koenig. Le 1^{er} juin, nous arriva M^{lle} Joséphine Libis, d'Alsace, envoyée

par un prêtre ami des pères de Neufgrange ; puis une jeune fille du village, M^{lle} Lucienne Pitz, vint nous rejoindre ; nous étions alors sept. Nous ne voulions pas vivre de charité, mais gagner notre vie en travaillant. Aussi, dès le début, nous avions accepté du travail de lessive-repassage-raccommodage pour Neufgrange, et la famille de Victorine Clément nous trouva du travail de broderie à faire. Ce n'étaient là, évidemment, que de faibles ressources, mais, avec les dons en nature des gens du village, les colis de la famille de Lucie Lay et de Victorine Clément, cela pouvait aller et M. l'abbé Eich mettait ce qui manquait pour boucler le budget.

Au mois de mai, une mauvaise grippe sévit dans le village ; à notre tour, chacune y passa et elle nous laissa fort fatiguées, surtout Sr Eugénie, qui ne s'en remit que lentement. Aussi son moral s'en ressentit. M. l'abbé Eich venait régulièrement nous voir ; il ne pouvait se résigner à nous laisser entre les mains des pères. Au mois d'avril, il fit des démarches pour entrer chez les Pères du Saint-Esprit. Il obtint son *exeat* de Mgr Pelt pour le mois de septembre, mais son entrée chez les pères était uniquement envisagée sous l'angle d'être chargé de nous, ce qui, finalement, ne pouvait être accepté de Mgr Le Roy. Il essaya de nouveau de mêler tous ses projets de fondations diverses à notre œuvre. Sr Eugénie en fut comme désespérée, ne sachant de quel côté se tourner. Elle n'osa pas en parler aux pères de Neufgrange. Les pères ne voyaient d'ailleurs pas d'un bon œil ces nombreuses visites de M. l'abbé Eich.

Puis d'autres postulantes nous arrivèrent : M^{lle} Marie Prim, de Grundwiller, envoyée par M. l'abbé Caps, ami des pères de Saverne. M^{lle} Marguerite Bourgès, dirigée du R.P. Pascal²¹, nous arriva au mois d'août, malgré l'avis contraire de Mgr Le Roy²². La présence de cette demoiselle, ne parlant que le français, nous créa une situation difficile. Sr Eugénie, Lucie, Victorine parlaient couramment le français et l'allemand, mais toutes les autres ne parlaient que l'allemand. Les prières, lectures, conférences, étaient en allemand ; dans le village, on parlait allemand, quoique tout le monde suivît des cours de français ; mais, dans l'après-guerre si proche, il était impossible qu'un peuple ayant été obligé durant presque cinquante ans de parler l'allemand, puisse aussitôt parler le français. Il fallait le temps nécessaire pour cela.

21. On retrouvera le P. Pascal plus tard, comme *mandataire* de Mgr Le Roy auprès des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit (il y remplace le P. Onfroy, entré en disgrâce) et *conseiller* de leur Supérieure générale, la Mère Michaël Dufay.

22. On a déjà vu que Mgr Le Roy faisait attendre certaines *candidates*. Cela pouvait se justifier du fait de la précarité de la situation de la communauté de Farschwiller où la place était limitée et les conditions de vie peu favorables ; mais ce *tri* dans les vocations se faisait sans que Sr Eugénie eût son mot à dire.

Puis Sr Eugénie n'était pas sans s'apercevoir qu'elle n'avait pas l'expérience d'une vie religieuse, ni de la conduite des personnes d'une communauté. Dès le début, elle avait proposé à Mgr Le Roy de nous envoyer toutes les trois dans une congrégation religieuse, afin de recevoir une formation religieuse pendant deux ou trois ans. Mais Monseigneur n'en voulut rien entendre ; il disait : « Oui, et au bout de ce temps vous risquez de ne plus revenir ; nous nous chargerons de votre formation religieuse, ne vous en inquiétez pas ». Mais, en attendant, il fallait quand même mener la maisonnée. Monseigneur avait pensé qu'on trouverait rapidement une maison ailleurs et qu'en peu de temps on pourrait vraiment commencer un noviciat. Mais hélas ! les recherches furent plus longues et plus difficiles qu'il n'avait pensé et n'aboutirent qu'en février 1922 à Jouy-aux-Arches.

Sr Eugénie avait un caractère énergique, doué d'une intelligence vive et de beaucoup de savoir-faire ; mais elle était fortement marquée par son père, chef de gare, imposant ses volontés et facilement irritable. Du côté de sa mère, elle tenait une bonté de cœur et une grande sensibilité. Elle menait gens et choses énergiquement et, en plus de cela, on avait mis entre ses mains *Rodriguez*. Alors elle se croyait obligée d'éprouver les vocations et, plus d'une fois, il y avait des heurts et des larmes. Notons en passant qu'à cette époque, dans tous les couvents, la méthode de *Rodriguez* était plus ou moins pratiquée : on n'a qu'à lire *Du champ de bataille à la Trappe*²³ où il est raconté comment un jour l'abbé passait avec une haute personnalité militaire à côté du frère et dit : « Vous voyez ce lâche qui a trahi son drapeau et s'est réfugié à la trappe. » Le cœur du frère, le héros du champ de bataille, ne fit qu'un bond, mais il se tut et baissa la tête. Ainsi, en ce temps-là, toute jeune fille qui voulait entrer au couvent, savait bien qu'un jour ou l'autre on pouvait lui demander de planter les choux la tête en bas. Cela n'empêche que la méthode de Sr Eugénie ne fut pas approuvée par tout le monde. Quelques sœurs en souffraient plus ou moins.

Une séparation pénible

Les pères de Neufgrange venaient régulièrement et suivaient attentivement le développement des choses, donnant de sages conseils à Sr Eugénie, encou-

23. Nous n'avons pas trouvé les références exactes de ce livre.

rageant les unes et les autres. M. l'abbé Eich, lui aussi, venait régulièrement ; il s'intéressait avec une bonté toute particulière aux nouvelles arrivées. Il leur expliquait à chacune ses manières de concevoir le développement de la nouvelle société, en mêlant de nouveau à cette société, soi-disant uniquement *missionnaire*, tous ses autres plans d'œuvres, si bien qu'au bout de quelque temps, les nouvelles arrivées ne savaient plus où elles en étaient. Elles étaient entrées dans la pensée unique de réaliser leur vocation missionnaire et voilà que M. l'abbé parlait d'*Adoration perpétuelle*, de *Servantes de prêtres*, de *Vierges catéchistines* (*sic*). Mais, à côté de cela, les jeunes sœurs aimaient bien ce digne prêtre qui leur portait à chacune un intérêt tout surnaturel et tout particulier. Il en résultait une perplexité qui n'inquiétait pas sans raison les pères de Neufgrange, ni Sr Eugénie²⁴. Les pères dirent à Sr Eugénie de signifier à M. l'abbé Eich d'espacer ses visites et de nous laisser peu à peu entre les mains des Pères du Saint-Esprit. Mais l'abbé Eich n'arrivait pas à comprendre. Quoique Sr Eugénie lui rappelât à chaque visite que nous étions *uniquement missionnaires*, que nous étions constituées entre les mains des Pères du Saint-Esprit pour devenir *leurs sœurs*, M. l'abbé Eich ne voyait pas pourquoi cela empêcherait de former, en dessous, les principes des autres branches d'œuvres qui, en leur temps, sortiraient de ce même tronc. La situation devenait tendue.

Les pères de Neufgrange, comprenant le danger que constituaient les directions différentes, pressaient Sr Eugénie de prendre enfin une décision, de se déclarer, ou pour les Pères du Saint-Esprit, selon qu'il avait été convenu avec Mgr Le Roy, le 20 octobre de l'année précédente, ou pour les œuvres de M. l'abbé Eich, et que les pères se retireraient.

Ce fut une semaine d'angoisse terrible pour Sr Eugénie. Sr Lucie se cramponnait à M. l'abbé Eich et ne voulait pour rien au monde qu'on se sépare de lui. D'ailleurs, depuis des semaines, elle faisait une sourde opposition à Sr Eugénie et la critiquait beaucoup. Moi, j'étais de l'avis de Sr Eugénie et des pères. Devant Dieu, nous supputons les conséquences : si les pères se retiraient, nous retombions au point zéro ; Mgr Pelt avait permis de nous réunir sous la responsabilité de Mgr Le Roy et des pères de Neufgrange ; il faudrait donc se disperser et retourner à Bouzonville. Mgr Pelt ne permet-

24. En date du 18 mai 1921, le journal de Sr Eugénie mentionne : « ... Les très révérends pères ne connaissent pas tout le mal que j'ai de tenir bon. Ils ne savent pas combien ce prêtre avec lequel je me comprenais si bien, ne veut pas l'œuvre telle qu'elle est maintenant. Mon Dieu, mettez un terme à ces oppositions continuelles ».

trait plus, après cela, de marcher dans aucun sens. Les plans de l'abbé Eich ne pourront plus se réaliser d'aucune façon. Une autre réalisation d'une œuvre missionnaire deviendrait impossible. Et la volonté de Dieu qui s'était manifestée dans une série de circonstances providentielles de la rencontre avec Mgr Le Roy ? Et ce besoin urgent de religieuses dans les missions ?...

Puis je dis à Sr Eugénie : « C'est pour être missionnaire que j'ai adhéré à cette œuvre ; si maintenant on change de but, je me retire » – « Non, nous ne changerons pas de but, dit Sr Eugénie, nous serons *uniquement missionnaires* ».

Aussi pénible que cette démarche lui fût, à la prochaine visite de M. l'abbé Eich – c'était fin août, je crois – Sr Eugénie lui dit de se séparer de nous et de nous laisser désormais entre les mains des pères et de ne plus revenir. Quelle scène déchirante ! M. l'abbé pleura à chaudes larmes ; pendant plus d'une demi-heure, il resta sur le seuil de la porte sans pouvoir arriver à la franchir. Puis il partit et ne revint plus. C'était une de ces journées lourdes et douloureuses pour la communauté. Les unes et les autres pleuraient dans un coin. Sr Lucie en était inconsolable.

M. l'abbé Eich retourna à Bouzonville. Pendant quelque temps il fut désespéré, comme un homme qui a tout perdu. mais il était trop uni à Dieu pour ne pas accepter cette manifestation de sa volonté. Il savait bien que les œuvres de Dieu ne se réalisent pas toujours selon les idées de ceux qui en sont chargés, mais que les plans de Dieu seuls comptent. Ses démarches pour entrer chez les Pères du Saint-Esprit échouèrent. Il tenta encore d'entrer chez les montfortains, mais ne fut pas accepté. Il conclut donc que Dieu le voulait dans le monde et se remit de nouveau à la disposition de son évêque. Mgr Pelt lui dit de rester vicaire à Bouzonville. Il s'y dévoua sans mesure à la cause missionnaire, forma un autre groupe de jeunes filles qu'il remit aux Pères du Sacré-Cœur de Bétharram pour devenir *leurs sœurs*. Il créa des *Ouvroirs missionnaires*, des *Bureaux de Missions*.

Et avec nous, les relations furent coupées pendant quelque temps. Mais, dès 1922, il aida et conseilla encore Sr Eugénie dans ses difficultés personnelles, mais laissa l'œuvre entièrement aux soins des Pères du Saint-Esprit. Mgr Le Roy, ainsi que les Pères du Saint-Esprit, le tinrent au courant de la marche de l'institut qui lui avait coûté tant de douleurs et de souffrances et dans lequel il avait déposé le meilleur de lui-même et dont il avait forgé, avec Sr Eugénie, l'esprit d'union à Dieu, basé sur le renoncement et le sacrifice, selon celui du vénérable Libermann.

Et à Farschwiller, Sr Eugénie aussi était, pendant quelque temps, comme

déseparée. Privée désormais du soutien de sa vie spirituelle, des bons conseils si surnaturels et si désintéressés de celui qui l'avait guidée pendant tant d'années, elle était comme anéantie. Les pires tentations de fuir et de tout laisser l'assaillirent. Il y eut des jours où je me demandais si je pourrais encore l'empêcher de tout abandonner. Les pères de Neufgrange, malgré toute leur bonté, n'avaient pas la même compréhension et ne pouvaient pas lui remplacer M. l'abbé Eich. Pour eux, nous étions surtout une question d'intérêt²⁵.

Puis M. l'abbé n'était plus là pour nous aider à boucler le budget, toujours déficitaire en fin de mois, et Sr Eugénie connut ensuite les soucis et tracasseries d'argent. Malgré notre vie très pauvre, il fallait tout de même acheter le strict nécessaire et, bien des fois, la caisse était vide. Sr Eugénie ne perdait pas sa belle confiance en saint Joseph, son *homme d'affaires* comme elle disait et, en effet, saint Joseph vint toujours à son aide. C'est ainsi qu'un jour de détresse, un monsieur Ehs, parent de M^{me} Meyer, tendit une enveloppe à Sr Eugénie en disant : « Je ne sais pas ce que j'ai ce matin ; l'idée me revenait continuellement que vous pourriez avoir besoin de cela ; j'ai été comme poussé à vous l'apporter. » Et Sr Eugénie dit : « Oh ! Merci saint Joseph ! car c'est lui qui vous a poussé. Je n'avais plus de quoi payer le pain ». Ensuite ce bon monsieur nous apporta bien des fois une enveloppe de la part de *saint Joseph*.

Visite de Mgr Le Roy

Le 13 août [1921], nous eûmes une grande joie : Mgr Le Roy vint nous voir à Farschwiller. Sr Eugénie écrit dans son cahier :

« En entrant au vestibule, sa Grandeur nous dit, tout heureux : *Mes sœurs* et, d'un geste paternel, nous donna sa bénédiction... Monseigneur nous dit toute la joie qu'il éprouve en cette première visite. Il nous invite à remercier Dieu de tout ce qu'il fait pour nous, nous encourage à rester fidèles au but proposé et à croire que l'œuvre est voulue de Dieu. Le Saint-Esprit nous protège visiblement. Le petit berceau de Farschwiller ne suffira bientôt plus pour

25. Sr Élise Muller indique ici (discrètement) l'une des causes des difficultés rencontrées par les premières *sœurs*. Bien sûr, sans Mgr Le Roy les spiritaines n'existeraient pas, mais, dans les débuts, ce furent parfois les intérêts de la Congrégation du Saint-Esprit qui passèrent avant ceux des sœurs.

abriter les nombreuses vocations qui se présentent ; il faudra une maison plus grande pour commencer le noviciat²⁶...

« La question du costume fut traitée aussi... Dans le train amenant Monseigneur de Paris, sa Grandeur fit le dessin²⁷ d'une religieuse missionnaire du Saint-Esprit : robe blanche, pèlerine ou scapulaire de même couleur, voile bleu ou blanc ; nous nous décidons pour le blanc ; cordon rouge avec médaille du Saint-Esprit. Sa Grandeur nous prie de faire un modèle du tout ; il a même pensé à nous apporter des échantillons d'étoffes...

« Il nous entretint assez longuement sur la vocation d'une sœur missionnaire. Ses paroles pleines de zèle pour la glorification de Dieu et le salut des pauvres âmes d'Afrique nous encouragent et nous donnent un nouvel élan de force et de courage pour poursuivre le but de cette nouvelle fondation. La générosité comme base des vertus que nous devons avoir. Il faut être généreuse pour être bonne missionnaire.

« Après le *Sub tuum*²⁸, Monseigneur se dirige vers saint Joseph en pénitence²⁹, le regarde et, se tournant vers moi, me dit : *Est-ce les finances qui vous font défaut ?* Je réponds : *Oui, monseigneur.* Sa Grandeur ouvre son portefeuille et me remet un billet de mille francs. Merci ! Merci ! Et saint Joseph fut vite retourné.

« Monseigneur ne manqua pas de passer chez M^{me} Meyer et de la remercier pour tout ce qu'elle fait pour nous. Puis il repartit, tout heureux et content. Daigne le ciel le bénir et le récompenser de tout, de tout !

« Monseigneur Le Roy, en passant à Metz, a obtenu de Mgr Pelt l'autorisation de commencer le noviciat en Lorraine... ».

Les recherches pour une maison plus grande et qu'on aurait voulue en contrée de langue française s'avèrent plus difficiles qu'on aurait pensé. Plusieurs affaires s'étaient déjà présentées et avaient échoué. On faisait de ferventes neuvaines à saint Joseph et on continua à chercher. Il fallait encore envisager un hiver à Farschwiller et se soucier de rentrer quelques provisions pour l'hiver.

26. Rappelons qu'à Farschwiller, toutes les sœurs de la communauté ne sont, en réalité, que des *postulantes*.

27. Mgr Le Roy avait de réels talents de dessinateur, comme on peut le voir dans certains de ses livres, illustrés par lui-même.

28. Faut-il préciser que toute réunion à l'époque et jusqu'à une date pas tellement lointaine se terminait par la prière mariale en latin commençant par ces mots : *Sub tuum præsidium*... ?

29. Puisque saint Joseph fut le père nourricier de l'Enfant Jésus, il était de tradition dans plusieurs congrégations religieuses féminines de l'invoquer pour les finances de la communauté. Si le résultat tardait, on le mettait en pénitence en retournant sa statue contre le mur, voire en la mettant à la cave !

Le soin des malades

Une parente du P. Karst, de Rémering, village voisin de Farschwiller avait une grande ferme. Elle s'intéressait à nous et venait nous voir de temps en temps. Au printemps, elle avait fait planter un champ de pommes de terre pour nous, que nous allions ensuite entretenir nous-mêmes. Sr Victorine et Sr Joséphine savaient parfaitement manier chevaux et outils. Les gens du village avaient plaisir à nous voir mettre la main à la pâte et ne reculer devant aucun effort. Nous avions gagné toute leur sympathie. Sr Marguerite Bourgès était grande infirmière et le docteur la faisait bien des fois appeler pour lui prêter secours dans les interventions et graves maladies au village. Ne sachant pas l'allemand, c'était un peu délicat ; aussi devais-je l'accompagner souvent et je prenais ainsi part aux soins des malades.

On me confiait surtout les petits enfants. Un jour, de grand matin, on vint m'appeler pour une petite fille de deux ans qui se mourait. D'après les explications, nous comprenions qu'il devait s'agir d'une crise de *croup*³⁰. Que pouvais-je faire dans un cas si grave ? C'est le docteur qu'il fallait appeler... mais il avait été appelé et se trouvait retenu par un autre malade. Alors Sr Eugénie me dit : « Allez-y quand même, au moins pour consoler ces pauvres gens ». Comme tout remède, je trouvai un citron à la cuisine, que je mis dans ma poche et je partis avec la personne qui venait m'appeler. En passant devant l'église qui n'était pas encore ouverte, je dis : « Mon Jésus, venez à mon secours », puis nous arrivâmes chez ces pauvres gens désolés, pleurant. La petite Mathilde était mourante, yeux clos, violacée, ne pouvant plus respirer depuis près de deux heures déjà. On s'attendait à la voir expirer d'une minute à l'autre. Je dis : « Mourir pour mourir, essayons de lui faire avaler un jus de citron ». Son père était d'accord. Je pressai le citron et, aidée du papa qui, avec une tige de cuillère, desserrait les dents de l'enfant, je versai rapidement le jus de citron dans la bouche et tins les lèvres fermées un instant. Une lutte à la vie à la mort s'engagea, puis l'enfant arriva à avaler ce jus, respira profondément, ouvrit les yeux et nous fit un beau sourire. Puis la respiration reprit normalement, le teint redevint normal et l'enfant s'endormit d'un paisible sommeil. Quand le médecin vint dans la matinée, il trouva l'enfant en parfaite santé et gronda les pauvres gens pour l'avoir

30. Croup : diphtérie laryngienne.

ainsi dérangé inutilement. Alors dans le village courut le bruit que les sœurs faisaient des miracles, et désormais il fallait guérir tous les malades.

Il y avait dans le village un berger qui, depuis quelque temps était malade, un homme ne craignant ni Dieu ni diable, grossier et violent ; tout le monde en avait peur. Un jour le docteur fit appeler Sr Marguerite, car l'homme avait une tumeur du côté des reins et il fallait d'urgence faire une intervention qui eut lieu séance tenante. J'ai assisté Sr Marguerite à cette horrible intervention ; pour moi c'était la première fois que je voyais chose pareille et je manquai de m'en trouver mal. Sr Marguerite rit de moi et, avec habileté, bourra plusieurs mètres de gaze dans la plaie béante et la pansa. Pendant plusieurs semaines, elle se dévoua à soigner cet homme qui devint doux et poli et, après guérison, retourna à l'église et devint un fervent chrétien. Sa pauvre femme qui avait tant souffert de cet homme ne savait comment remercier Sr Marguerite. Mais Sr Marguerite avait contracté, en soignant cet homme, une infection des mains ; un doigt après l'autre s'infecta et la pauvre sœur dut se faire soigner à l'hôpital pendant quelque temps.

Début septembre, Sr Eugénie tomba malade et le chirurgien jugea une opération d'appendicite nécessaire. Elle entra à l'hôpital de Forbach où elle subit l'opération le 22 septembre. Pendant ce temps, ce fut Sr Victorine qui fit l'intérim à la maison. Le 26 septembre, elle nous envoya, Srs Joséphine, Marie et moi, à Rémering, chez M^{elle} Karst, pour récolter les pommes de terre de notre champ. Ce travail demandait plusieurs jours et nous devions loger pendant ce temps chez M^{elle} Karst.

Le soir, au souper, M^{elle} Karst nous raconta son pèlerinage à Lourdes, d'où elle venait de rentrer, lorsque quelqu'un cria *au feu !* Dans le *manège*, le feu avait pris et, comme il faisait ce jour-là un grand vent, les flammes, attisées par le vent, se jetèrent en un clin d'œil dans le grenier à foin ; une épaisse fumée s'éleva et en un instant, d'immenses flammes jaillirent de la grande ferme dans laquelle était stockée la récolte de plus de 70 champs de blé, autant de foin, etc.

M^{elle} Karst fut comme foudroyée, ne sachant plus quoi dire ni quoi faire. Mais, avec la rapidité avec laquelle le feu se propageait, il ne fallait pas perdre de temps. Pendant que Sr Marie allait appeler au secours (car la ferme se trouvait à l'extrémité du village), Sr Joséphine alla ouvrir les écuries des chevaux qu'elle chassa au village et qui furent recueillis par les gens ; et moi, je m'occupai, avec M^{elle} Karst, de sauver les papiers et les choses les plus importantes. Puis le secours arriva de plusieurs casernes de pompiers des alentours. La maison n'était plus qu'un brasier. Toutes les vaches avaient

péri ; seuls les chevaux et les porcs, lâchés par Sr Joséphine, furent sauvés. En peu de temps, le commandant donnait ordre d'abandonner la maison qui, quelques minutes après, s'effondrait.

Et pendant ce temps, à Farschwiller, on avait appelé au secours d'une personne qui venait d'avoir un accident sur le chemin et avait certainement le bras cassé ; il fallait la conduire chez le médecin, à Puttelange. Sr Victorine et Sr Lucie, avec le neveu de M^{me} Meyer attelèrent la voiture pour amener l'accidentée chez le docteur. Au sortir de chez le docteur, ils virent au loin les flammes de l'incendie et le neveu de M^{me} Meyer disait : « On dirait que c'est à Rémering et un feu pareil ne peut être que chez un des nôtres ». Aussi, au galop, il ramena la malade chez elle. Sr Victorine vit que l'accidentée était une de ses cousines, et on fila sur Rémering. L'arrivée des sœurs fut pour nous un réconfort. Ensemble on portait encore les secours qu'on pouvait. Puis, quand tout fut fini, Sr Victorine ramena Sr Marie, qui se trouvait fatiguée, à la maison et nous laissa, Sr Joséphine et moi, avec M^{lle} Karst, qui avait trouvé refuge chez son oncle, au village. La détresse de M^{lle} Karst fut grande, et la nôtre aussi, car M^{lle} Karst pensait entrer chez nous et nous donner sa ferme. Assurément le Bon Dieu ne voulait pas que nous comptions sur autre chose que sur sa divine Providence. Plus tard, à Jouy-aux-Arches, M^{lle} Karst entra effectivement chez nous et devint notre chère sœur Thérèse Karst.

Le lendemain, Sr Victorine alla à l'hôpital de Forbach, raconter l'affaire à Sr Eugénie. Dans son cahier, elle marqua : « Mon Dieu, vous l'avez voulu, que votre saint Nom soit béni. Le courage accompagne l'épreuve. Dieu ne nous abandonnera pas ».

Début octobre, Sr Eugénie rentra à la maison. Malgré les bons soins de Sr Marguerite, Sr Eugénie ne remonta que lentement. Nous n'avions pas non plus les moyens financiers pour faire quelques dépenses supplémentaires qu'il aurait fallu pour acheter des fortifiants. Sr Eugénie était, pendant quelque temps, plus ou moins déprimée.

De nouvelles postulantes nous arrivèrent : une, fin octobre, M^{lle} Marie-Philomène, sœur du P. Conrad, de Neufgrange ; le 3 novembre, ce fut M^{lle} Jeanne Depretz, de Tourcoing, envoyée par le P. Riedlinger. Elle était de langue française et n'avait pu attendre l'ouverture d'une autre maison. Puis, le 15 novembre, nous arriva, envoyée par le P. Hascher, M^{lle} Anne Siegler, qui avait pensé entrer chez les Sœurs de Cluny et que Sr Eugénie appelait parfois en riant *notre Mère Javouhey*. Puis, quelques jours après, entra M^{lle} Marie-Joseph Ackermann, fille de la cousine de Sr Victorine

qu'elle avait secourue dans la nuit de l'incendie. Cela portait notre nombre à treize, tout ce que la petite maison pouvait contenir, au maximum. Et les recherches d'une maison plus grande restaient toujours infructueuses. Sr Lucienne Pitz tomba malade et, elle aussi, dut subir l'opération de l'appendicite à l'hôpital de Forbach, le 28 novembre.

Dans la petite communauté, une espèce de lassitude commençait à se faire sentir ; les échecs continuels dans la recherche d'une maison commençaient à décourager l'une ou l'autre, surtout M^{lle} Marguerite Bourgès qui, malgré son courage, souffrait dans ce milieu qu'elle disait *allemand*. Puis, Lucie Lay n'était plus la même depuis le départ de l'abbé Eich. Autant elle avait eu d'affection pour Sr Eugénie avant, autant celle-ci lui était devenue antipathique. L'opposition sourde devint publique. A propos de tout et de rien, elle la désapprouvait et la critiquait. Sr Marguerite se rangeait de son côté et essaya aussi de mettre Jeanne Depretz de leur côté et ainsi un petit clan de mécontentes prit naissance. Sr Eugénie ne s'en aperçut pas, ou ne voulait pas s'en apercevoir ou, du moins, en tenir compte.

Le 4 décembre, Mgr Le Roy fit venir Sr Eugénie et le P. Clauss à Sarrebourg (Moselle) où ils rencontrèrent M. l'abbé Dufay et M^{lle} Yvonne, en vue d'un achat d'une maison pour le noviciat. Mais, ni la maison, ni Sarrebourg ne convenaient à M^{lle} Dufay³¹ et l'achat n'eut pas lieu. Le soir, Sr Eugénie ramena M^{lle} Dufay à Farschwiller, tandis que M. l'abbé partait avec les pères à Neufgrange. Mais, de très bonne heure le matin, il fallait reprendre le train pour Paris. Sr Eugénie les accompagna, car il fallait visiter une propriété en Normandie, à Bernay³². Et là, le notaire leur apprit que l'Abbaye Blanche de Mortain était également en vente. L'Abbaye Blanche était, évidemment trop grande pour nous. Mais on sait que Mgr Le Roy ne manqua pas l'occasion de l'acquérir pour les scolastiques. Et, pour nous, il n'y avait encore rien. Sr Eugénie rentra le soir, fatiguée et à moitié découragée. Le premier contact avec M^{lle} Dufay l'avait plus ou moins déconcertée³³.

Le 6 décembre, c'était la fête de saint Nicolas. Tout le monde sait qu'en

31. Curieuse situation où c'est l'avis de M^{lle} Dufay, qui ne fait pas partie de la communauté de Farschwiller, qui semble prévaloir.

32. Sr Élise Muller ne dit pas pourquoi la propriété de Bernay ne fut pas retenue.

33. M^{lle} Dufay et son frère auraient préféré une propriété *en pays de langue française*. Sr Eugénie insiste auprès de Mgr Le Roy (lettre du 10 décembre 1921) : « Laissons l'œuvre se former là où elle a pris naissance. Je ne puis me résoudre à cette pensée d'aller hors de la Lorraine pour commencer le 1^{er} novembre. Je n'en ai pas de tranquillité... »

Lorraine saint Nicolas est fêté spécialement. Le soir, Sr Marie exagéra son rôle et se comporta d'une façon plus ou moins vulgaire. Sr Eugénie la laissa faire sans rien dire, mais Sr Lucie et Sr Marguerite furent indignées de ce que Sr Eugénie ne dît rien. Et, pour Lucie, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder la mesure. Elle écrivit à sa sœur de venir la voir et arrangea avec elle *sa fuite*. Pour Sr Marie, ce n'était pas la première fois qu'elle avait un comportement bizarre. Elle était bien des fois ordinaire dans ses manières ; on ne pouvait imputer cela à Sr Eugénie, quoique cette sœur était parvenue à entourer Sr Eugénie de basses flatteries et à faire des *rapportages* (sic) sur les sœurs, desquels Sr Eugénie ne se méfiait pas assez.

Sœur Lucie Lay quitte la communauté de Farschwiller

Le 16 décembre, un vendredi, les pères venaient comme d'habitude. Après la conférence, nous descendions à l'église pour la confession. Sr Lucie profita de ce moment pour aller prendre le train et retourner à Bouzonville. Comme le temps passait et qu'on ne la revoyait pas, Sr Eugénie finit par s'inquiéter. Sr Marguerite lui dit qu'elle pensait qu'elle était partie. Sr Eugénie ne voulut pas croire que ce fût vrai. Ce l'était pourtant. Sr Lucie essaya de justifier sa fuite auprès de sa famille, ses amies, les gens de Bouzonville et raconta les petites histoires d'entre nous et les agissements et torts de Sr Eugénie prenaient des proportions... La famille de Sr Lucie fit un rapport à l'évêché de Metz qui le communiqua au P. Clauss. Celui-ci fit appeler Sr Eugénie à Neufgrange et lui lut le rapport. Sr Eugénie en fut comme interdite, comme écrasée. Elle n'essaya même pas de se justifier et dit simplement : « Je vois bien que tout m'est interprété en mal ». C'est la première fois de sa vie qu'elle réalisa qu'on pouvait mal interpréter sa façon d'être, pourtant très droite et très sincère, jusque dans ses inexpériences. Elle comprit aussi que la confiance du P. Clauss pouvait avoir subi une atteinte ; et surtout, qu'en pouvait-on penser à l'évêché ? Elle fut meurtrie, blessée ; elle n'arrivait pas à croire que Lucie ait pu lui faire cela.

Et, dans la communauté, Sr Marguerite et Sr Victorine essayèrent de justifier le départ de Lucie. Elles profitèrent pour attirer encore l'une ou l'autre dans le *clan*, entre autres la pauvre Sr Marie qui se détourna de Sr Eugénie pour tenir avec Sr Marguerite.

Les pères de Neufgrange comprirent qu'il était plus que temps pour trouver une maison et commencer un noviciat. Ils multiplièrent les démarches

et plusieurs affaires pouvaient aboutir à un heureux résultat. Le courage des unes et des autres, qui avait baissé, se raffermir dans l'espoir que ce serait enfin pour bientôt...

A Bouzonville, la pauvre maman de Sr Eugénie était inquiète des rumeurs de la rue et elle décida de venir passer Noël à Farschwiller et de se rendre compte par elle-même de l'état des choses. Elle vint donc pour une dizaine de jours, et ce fut pour la communauté une bonne chose. M^{me} Caps était très douce, et bonne et compréhensive. Auprès de sa chère maman Sr Eugénie retrouva le calme et la paix, l'assurance dont elle avait besoin dans l'abattement où le départ de Lucie l'avait jetée et la communauté trouva l'apaisement après l'agitation des derniers jours. Noël se passa dans la joie et la ferveur, et quand M^{me} Caps retourna à Bouzonville, elle était entièrement rassurée sur Farschwiller et s'était rendu compte que beaucoup d'exagérations s'étaient mêlées dans l'affaire.

Une maison pour le noviciat

Pendant ce temps, plusieurs affaires de maison à acheter échouèrent encore. M. l'abbé Dufay et sa sœur ne tenaient plus à acheter une maison en Lorraine et cherchaient plutôt à l'intérieur de la France.

Le 3 janvier 1922, Sr Eugénie marque dans son cahier :

« Nous n'avons pas encore de maison, je reste tranquille et ne m'inquiète pas trop à ce sujet. Le Bon Dieu a ses raisons. Je ne m'étonne de rien. Cette œuvre est en vue des missions. Il serait bien égal de voir commencer le noviciat n'importe où. Mais comme nous pensions beaucoup à des vocations alsaciennes-lorraines qui se perdent, faute de noviciat de sœurs missionnaires en Alsace-Lorraine, nous formions le désir de voir commencer l'œuvre ici, car les vocations par ici ne manqueront jamais. Le Bon Dieu l'a voulu ainsi. Personne n'est contre, ni Mgr Le Roy, ni l'évêque de Metz. Quelques personnes cependant pensent qu'il serait mieux de commencer le noviciat *en France*. L'Alsace-Lorraine ne serait-elle pas française?... L'œuvre est française ! Je n'ai jamais pensé autre chose. Il nous faudra bien avoir des maisons en d'autres provinces, même en d'autres pays ».

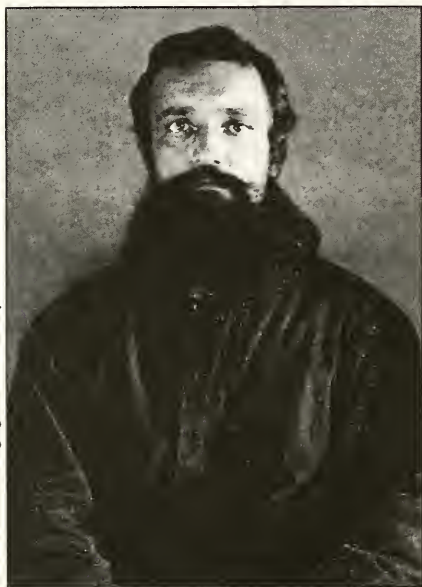
Que voulaient dire ces drôles de réflexions ? Sr Eugénie commençait à pressentir de nouvelles difficultés...

Le 5 janvier, premier anniversaire de notre arrivée à Farschwiller, Mgr Le Roy envoya le R.P. Léna, qui fut son premier assistant, pour nous encoura-

ger. Il nous fit une conférence et nous dit que Mgr Le Roy venait d'aller à Notre-Dame des Victoires lui demander de nous faire trouver la maison cherchée, et que cette maison s'appellerait *Villa Notre-Dame des Victoires*. Avant de partir, il eut un long entretien avec Sr Marguerite.

Le mois de janvier 1922 était très froid. Dans le village sévit une grippe qui ne nous épargna pas. De partout, on nous appela au secours et, pendant trois semaines, ce fut un vrai débordement.

Photo : Archives Congrégation du Saint-Esprit - CIM



Le P. Emile Clauss, originaire de Wanzénau (Bas-Rhin), avait été missionnaire au Zanguebar de 1892 à 1905. À son retour en Europe, après deux ans de repos, il avait été affecté à la maison de Knechtsteden, en Allemagne. Après la guerre de 1914-1918, il avait demandé à être rattaché à la Province de France et avait alors été nommé supérieur de la communauté de Neufgrange. Il y décéda le 23 janvier 1925, à l'âge de 58 ans.



Originaire de Saint-Sénier de Beuvron (Manche), Mgr Alexandre Le Roy, après un court passage dans un collège de Pondichéry, avait commencé sa vie missionnaire au Zanguebar (1881). En 1892, il est nommé vicaire apostolique du Gabon et, au chapitre général de 1896, il est élu Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit. Il le reste jusqu'à sa démission, en 1926. Il meurt à Paris, le 21 avril 1938, âgé de 84 ans.